



MARCEL VIOLANT

TUÉ LE 29 AOUT 1914, A MÉRICOURT (SOMME)

Promotion 1906. — Sciences.

Marcel Violant est né à Ferdrupt (Vosges), le 22 mai 1884, de parents modestes. Il suivit les cours de l'École primaire du Thillot, puis ceux de l'École primaire supérieure de Charmes-sur-Moselle. Entré à l'École normale de Mirecourt en 1900, il en sortit en 1903. Voulant poursuivre ses études, Violant accepta les fonctions de maître adjoint à l'École pratique de commerce et d'industrie de Dijon, et il fut reçu à Saint-Cloud en 1905. Soldat de 1905 à 1906; élève de Saint-Cloud (sciences) de 1906 à 1908, il obtint le professorat, et débuta à l'École normale d'Albertville où il exerça jusqu'en 1910, date de sa nomination à l'École normale de Mirecourt. Il avait épousé, l'année même, la fille de son ancien directeur de Charmes. Il était professeur de sciences, chargé de l'économat, lorsque la guerre éclata.

Violant fut mon camarade de travail à Mirecourt, puis à Dijon, à Saint-Cloud ensuite, et le meilleur des collègues à Mirecourt. Il était petit, sec, nerveux, le teint bronzé, les

cheveux noirs, l'allure vive d'un chasseur à pied, comme il disait en riant. Les yeux reflétaient l'intelligence ; la physiologie accusait une ferme énergie. D'abord plutôt froid, il n'accordait point, à la légère, sa confiance, mais si on l'avait gagnée, il ouvrait son cœur et ne ménageait pas son amitié. C'était un ami sûr, apportant dans ses relations une claire franchise, et toujours prêt à obliger. En dépit des apparences, il était foncièrement gai : il « cultivait » volontiers la plaisanterie, les jeux de mots, racontait d'un air détaché de savoureuses histoires, et s'en amusait naïvement. Que dire du maître ? Ses anciens élèves se rappelleront ses cours de mathématiques et de cosmographie. Il a passé bien des heures de loisir à fabriquer de petits appareils de « cosmo », et il ne ménageait point sa peine ni son dévouement.

Un travailleur, une intelligence vive et lucide, une volonté, un cœur qui savait attacher : c'est tout l'homme. Oserai-je, discrètement, évoquer sa vie intime ? Violant connaissait les joies profondes de la famille. Il avait épousé une femme intelligente et dévouée qu'il adorait, et ses trois petites (la dernière avait quinze jours à la guerre) faisaient son orgueil.

La mobilisation. Le départ fut un déchirement. Violant se montra courageux. Lorrain de souche, il était naturellement patriote. Souvent, il rappelait son service aux chasseurs à pied. Il avait été nommé officier de réserve deux ans avant la guerre, et il me souvient encore de sa joie quand, au 14 juillet, il étrenna son uniforme bleu sombre tout flambant neuf.

Il partit, confiant dans le sort, confiant aussi dans la fortune de nos armes, dans la victoire ; la tristesse qui l'étreignait à l'instant cruel de la séparation se dissipa au contact de l'enthousiasme général, et il écrit à sa jeune femme, le 2 août : « Ici (à Épinal) ça regorge de soldats. Des trains entiers amènent des réservistes de tous les coins de France. Tout le monde est plein d'enthousiasme. C'est inimaginable avec quelle joie jeunes ou vieux sont heureux de partir. » Il rassure les siens ; il leur recommande de ne point se mettre

en souci, de ne point se désoler. Il rejoint à Montbéliard où son bataillon, le 55^e chasseurs à pied, mobilise. Ses lettres débordent de confiance et d'ardeur patriotique : « L'enthousiasme est si grand qu'on ne peut s'empêcher d'avoir le cœur en feu. Pas un cri de peine, rien que des cris de joie ! C'est réconfortant pour la France... Je suis frais, dispos ; l'appétit est bon, plutôt trop bon. » Et ailleurs : « Enthousiasme délirant à Montbéliard. Les jeunes filles sont dans les casernes et préparent les vêtements des réservistes. C'est touchant. Les petits boy-scouts de Montbéliard mettent leur initiative au service de la Patrie... Ça rappelle 93. » Il attend fiévreusement l'ordre du départ. Enfin, voici les chasseurs en Alsace, à Sentheim : « Ici, nous sommes reçus à bras ouverts. Ce que les Alsaciens regrettent, les larmes aux yeux, c'est que nous ne soyons pas venus plus tôt. » « Quand irons-nous au feu ? Je n'en sais rien, écrit-il encore à sa jeune femme. En tout cas, je suis parti, ça y est, je ferai tout mon devoir comme les camarades. » Et plus loin : « Ne te tourmente pas. Sois courageuse. » Le bataillon reçoit le baptême du feu ; Violant ne tarit pas sur la bravoure de nos soldats, sur les exploits de notre artillerie. Il a le grand bonheur d'entrer à Mulhouse, le 20 août : « Tout va bien. Avant-hier, avons repris Mulhouse. Y avons défilé au milieu d'une population enthousiaste. Chaude journée : le bruit des balles ne me fait rien. Notre artillerie est merveilleuse. Ayez bon espoir. La victoire nous reviendra sûrement. »

Viennent les jours sombres de 1914. L'Alsace est évacuée. Le bataillon part dans le Nord, pour enrayer l'avance allemande. Violant garde bon courage et bon espoir dans le succès final. Il est là-bas. Voici la dernière lettre, du 28 août, écrite au crayon, hâtivement, dans le tumulte proche de la bataille. Violant espère toujours : « Suis toujours en bonne santé ; ai bon courage. » Le lendemain, 29 août 1914, il tombait frappé d'une balle en plein front. « Un léger sourire, sourire de défi, sourire d'espoir, était sur ses lèvres. Seul, un tout petit trou au-dessus de l'arcade sourcilière gauche indi-

quait que la mort avait fait son œuvre », écrit l'instituteur de Méricourt-sur-Somme qui releva son corps.

Marcel Violant repose au cimetière des Bruyères, à Harbonnières (Somme). Il est mort le sourire aux lèvres. Il avait la certitude du retour. Une seule fois, au moment du départ pour l'Alsace, il doute et adresse à sa femme ses dernières recommandations, mais il se reprend vite : « J'espère bien que je vous reverrai tous », puis, simplement, en brave qu'il était : « En tout cas, si je n'en reviens pas, tu pourras être certaine que si je suis tué d'une balle, le trou ne commencera pas dans le dos. » La balle mortelle lui brisa le front au soir d'une mêlée terrible où les chasseurs luttèrent un contre douze ou quinze. Violant tomba face à l'ennemi.

J'ai parcouru avec une émotion poignante ces lettres suprêmes que l'ami cher adressait à sa femme. Est-ce donc là tout ce qui restera de toi ? Et se peut-il qu'il ne reste que cela ? Eh bien, non ! Nous voulons garder autre chose et nous en prenons l'engagement sacré. Ton nom demeurera, tant que vivront tous ceux qui t'ont connu et qui t'ont aimé, impérissable. Tant qu'il y aura la France, tant qu'il y aura des hommes, tu resteras un haut exemple. Et dans la douloureuse tristesse d'une séparation sans retour j'apporte à ta mémoire l'humble tribut de mon admiration et de ma fidèle amitié.

G. URIOT.

Marcel Violant a été fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume avec la citation suivante : « Vaillant officier donnant toujours à ses chasseurs le plus bel exemple en toutes circonstances. Mort glorieusement pour la France le 29 août 1914 au combat de Méricourt. Croix de guerre avec palme. »
